



Compte rendu critique de lecture de l'ouvrage :  
**Une introduction aux sciences de la culture**  
sous la direction de *François Rastier* et *Simon Bouquet*  
Paris : Presses Universitaires de France,  
Collection « Formes sémiotiques » (2002)  
Par *Carine Duteil-Mougel*  
Laboratoire C.P.S.T,  
Université de Toulouse-Le Mirail, France

Mai 2004

## Introduction

Cet ouvrage rassemble des auteurs venant de différents champs scientifiques gravitant autour des sciences de l'homme et de la société ; il s'inscrit dans le prolongement du colloque inaugural de l'Institut Ferdinand de Saussure, organisé à Genève-Archamps en juin 1999 par Simon Bouquet<sup>1</sup>, Vincent Rialle et François Rastier.

L'intérêt majeur de cet ouvrage réside dans la présentation de travaux pluridisciplinaires résolument tournés vers les *sciences de la culture* ; se dessine ainsi un nouveau paradigme, de tradition herméneutique, et qui rompt avec le paradigme des *sciences cognitives* dominé par le computationnalisme.

Ce volume témoigne de la vitalité de l'entreprise fédératrice des *sciences de la culture* autour de la reconnaissance du caractère sémiotique de l'univers humain - caractérisation progressive des pratiques techniques et sémiotiques - et de la description des facteurs culturels dans la cognition humaine.

Nous tenterons ici de rendre compte de ces nouvelles perspectives en proposant la synthèse de plusieurs études réparties sur les six thématiques de l'ouvrage.

François Rastier, auteur d'une sémantique interprétative, signale dans *l'avant-propos* de l'ouvrage, le déficit épistémologique dont souffrent les sciences sociales<sup>2</sup> encore sous le joug de programmes réductionnistes et de canons scientistes. Il développe les bases d'un programme<sup>3</sup> fédérateur pour les *sciences de la culture*<sup>4</sup>, au sein desquelles<sup>5</sup> une conception nouvelle de la genèse des cultures et de l'émergence du monde sémiotique<sup>6</sup>, devrait se poursuivre et rejoindre le projet sémiotique de Saussure. L'auteur adopte un point de vue sémiotique sur la culture et place sa réflexion sur la *sémiotique des cultures*<sup>7</sup> dans une perspective anthropologique<sup>8</sup> ; il rompt ainsi avec la tradition ontologique dominante<sup>9</sup>. Les *sciences de la culture*, nécessairement « différentielles et comparées »<sup>10</sup>, ont pour objectif la caractérisation des cultures - et des objets culturels qui les composent, au premier rang desquels les langues et les textes - d'un point de vue cosmopolitique<sup>11</sup> - ou interculturel - et non nationaliste.

Simon Bouquet, linguiste et philosophe, propose en guise d'*Ouverture* une réflexion sur l'épistémologie des sciences. Il aborde l'interdisciplinarité - qu'il nomme pluridisciplinarité - au

---

<sup>1</sup> Simon Bouquet est président de l'Institut Ferdinand de Saussure, fondé avec le parrainage de Claude Lévi-Strauss, Rudolf Engler et Jean Starobinski.

<sup>2</sup> François Rastier propose d'unifier, en précisant leurs spécificités, sciences humaines et sciences sociales comme *sciences de la culture*.

<sup>3</sup> Programme qui apparaît comme l'héritier du programme anthropologique de Humboldt.

<sup>4</sup> Expression que l'auteur emprunte à Cassirer (*Zur Logik der Kulturwissenschaften*).

<sup>5</sup> Font partie des *sciences de la culture* des disciplines comme les ethnosciences, l'anthropologie, la paléontologie, l'éthologie humaine, l'archéologie, la linguistique historique et comparée.

<sup>6</sup> Le monde sémiotique (systèmes sémiotiques dont le langage) sert de médiation entre le monde physique (appelé *arrière-monde*) et le monde des présentations (les états internes des sujets humains). Les niveaux présentationnel et sémiotique des pratiques composent *l'entour humain*.

<sup>7</sup> Expression qui, selon l'auteur, renvoie implicitement à l'École de Tartu.

<sup>8</sup> Se dessine ainsi le programme d'une anthropologie sémiotique historique et comparée.

<sup>9</sup> Cf. Eco (U.). 1999. *Kant et l'ornithorynque*. Paris : Grasset.

<sup>10</sup> Diversité des cultures, diversité sémiotique (multiplicité des systèmes de signes), diversité des langues.

<sup>11</sup> Une culture est conçue comme une *globalité* et non comme une *totalité*.

sein des sciences humaines, et examine à ce titre, l'émergence du paradigme cognitiviste et l'évolution de la représentation cognitiviste des liens pluridisciplinaires<sup>1</sup>. L'auteur souligne le postulat fondateur de ce paradigme - la « double implémentation » : « l'implémentation possible des faits cognitifs en machine et l'implémentation neuronale postulée de ces mêmes faits » - et s'attache à montrer les limites de ce paradigme en s'interrogeant notamment sur la réduction de l'objet conceptuel « esprit » qu'il impose. Il envisage alors deux paradigmes pour les sciences de l'« esprit » (auxquelles appartiennent les sciences du langage) :

- (i) un paradigme « représentationnel » - proche du cognitivisme - correspondant à une approche grammaticale ;
- (ii) un paradigme « non représentationnel » ou « interprétatif » - paradigme philosophique « non grammatical » - caractérisé par une conception interprétative du fait sémiotique, et au sein duquel sont pris en compte les phénomènes culturels, historiques, affectifs. Relèvent de ce paradigme la réflexion épistémologique de François Rastier et sa conception d'une sémiotique de l'interprétation - compatible avec le paradigme grammatical- héritière du programme saussurien d'une « science des signes au sein de la vie sociale »<sup>2</sup>.

L'auteur prolonge son analyse en faisant du paradigme sémiotique de l'interprétation, le paradigme fédérateur des *sciences de la culture*.

Dans la première partie de l'ouvrage<sup>3</sup>, André Langaney, spécialiste en génétique moléculaire des populations humaines, dénonce l'ethnocentrisme et le racisme qui ont présidé aux hiérarchisations des races opérées par les théoriciens de l'hominisation et ce dès le XVIII<sup>ème</sup> siècle avec par exemple, dans les années 1760, le classement en quatre sous-espèces humaines se distinguant par leurs traits physiques et par leurs traits mentaux proposé par le systématique suédois Linné. L'auteur souligne le parti pris qui règne en la matière et l'illustre en évoquant les divergences existantes dans les interprétations données par les paléontologues lors de reconstitutions de crânes humains<sup>4</sup>.

L'auteur s'indigne de l'acharnement dont font preuve un trop grand nombre de chercheurs pour désigner les Africains comme les ancêtres des hommes, c'est-à-dire les chaînons manquants entre le singe et l'homme. Contrastant fortement avec ces théories racistes, il évoque des recherches récentes menées par des généticiens et des linguistes qui proposent des corrélations frappantes entre les groupes de populations (fréquences des gènes) et les familles linguistiques. Selon l'auteur, le rapprochement de ces deux disciplines renforce l'hypothèse - soutenue par certains travaux actuels en biologie moléculaire - d'une origine commune à toutes les langues<sup>5</sup>. Jérôme Bruner, l'un des pionniers de la révolution cognitive, s'intéresse aux effets sémantiques du contexte dans la communication humaine ; il privilégie l'étude de l'intersubjectivité qui selon lui, intervient dans la *formation de l'esprit lui-même*. L'auteur prend l'exemple des jeunes enfants qui s'inscrivent très rapidement, lors d'échanges avec les adultes, dans des « jeux sémiotiques » fortement dépendants du contexte de l'interaction. L'auteur rapproche ces « jeux sémiotiques » des scripts situationnels de Schank et Abelson puis il s'interroge sur cette faculté de l'homme à s'adapter aux différents contextes d'interaction sociale. L'auteur s'attache à démontrer qu'il n'y a pas lieu de séparer la *langue* de la *parole* car dans tout échange de parole - c'est-à-dire dans tout discours intersubjectif - le sens se négocie, il n'est pas fourni par la *langue*, et celle-ci n'intervient que par défaut dans l'interprétation.

---

<sup>1</sup> Domaines disciplinaires concernés : philosophie, psychologie, linguistique, intelligence artificielle, anthropologie et neurosciences.

<sup>2</sup> Appelée *signologie* ou *sémiologie*.

<sup>3</sup> Cette première partie s'articule en trois thématiques : *genèse de l'espèce* (chapitre 2, chapitre 3), *genèse de l'individu* (chapitre 4, chapitre 5) et *archéologie* (chapitre 7, chapitre 8).

Nous mentionnons ici les contributions dont nous n'avons pu, faute de place, proposer le résumé :

- chapitre 3 — « Race, ethnogenèse et significations de la modernité » par Rachel Caspari.

- chapitre 4 — « De la conscience émergente à la conscience partagée » par Boris Cyrulnik.

- chapitre 7 — « Des configurations archétypiques aux constructions sacrées ; des premiers symboles à l'expression écrite » par Emilia Masson.

<sup>4</sup> Il cite l'exemple éloquent de *Lucy* d'abord qualifiée d'ancêtre de l'homme puis, plus tard, d'ancêtre du chimpanzé.

<sup>5</sup> Merrit Ruhlen a par exemple, reconstruit plus de quatre-vingt racines communes à toutes les grandes familles de langues.

Gian-Paolo Caprettini, philologue et sémioticien, s'intéresse à l'apparition dans les peintures rupestres de formes symboliques<sup>1</sup> abstraites<sup>2</sup> et arbitraires, se distinguant des formes figuratives naturalistes qui leur ont préexisté. Il associe cette apparition à l'évolution de l'organisation sociale et à la mise en place de conventions et d'accords intersubjectifs. L'auteur examine le rôle joué par ces formes de communication non linguistiques dans l'apparition du langage ; il s'appuie alors sur la théorie sémiotique de Charles S. Peirce et prolonge sa réflexion par l'analyse détaillée de la fonction de *symbolisation*. L'auteur conclut son étude en soulignant le rôle essentiel du contexte dans les processus sémiotiques, et ce, dès la préhistoire.

Dans la seconde partie de l'ouvrage<sup>3</sup>, Jean-Guy Meunier, spécialisé dans l'analyse cognitive de l'information, examine les thèses naturalistes portant sur la conscience humaine et sur la culture. Ces thèses avancent une explication strictement causale des actions humaines et du comportement social des hommes<sup>4</sup>, et élaborent une conception *sociobiologique* de la culture au sein de laquelle les sociétés apparaissent comme des *organismes vivants adaptatifs réagissant à des stimulus locaux*. L'auteur fait l'hypothèse d'une très forte influence de la théorie des systèmes complexes de *traitement de l'information*<sup>5</sup> (STI) sur ces thèses naturalistes. La question centrale que soulève l'auteur est celle de la pertinence - ou de la non-pertinence - d'une modélisation de la culture - et de la conscience - comme STI. Après s'être attaché à démontrer que tous les modèles de STI - statiques ou dynamiques, symboliques ou non - reposent sur des thèses de nature représentationnelle<sup>6</sup>, l'auteur examine les variantes des architectures des STI ; il postule l'existence d'au moins deux niveaux de traitement différents : un constituant de base prenant la forme d'un minisystème, que l'auteur choisit d'appeler module<sup>7</sup> - établissant *une correspondance fonctionnelle entre des intrants et des extrants du système* - et une structure d'interaction des multiples modules que compte tout système concret - l'interconnexion des modules étant conçue soit de manière compositionnelle<sup>8</sup>, soit de manière non-compositionnelle<sup>9</sup>. L'auteur aborde alors le traitement cognitif du langage - le langage est conçu comme un STI symbolique et structural - et s'interroge sur le traitement des textes. Il adopte le point de vue de François Rastier<sup>10</sup> sur la *textualité* : *les relations interphrastiques ne peuvent être compositionnelles et grammaticales*, puis il opère un rapprochement entre la *textualité* et la culture - en reprenant la notion de *texte social* proposée par Clifford Geertz pour définir la culture. Selon l'auteur, *textualité* et culture sont caractérisées toutes deux par une dynamique constitutive qu'il est difficile de formaliser. Une modélisation de la culture - et de la conscience - reste cependant envisageable selon l'auteur, mais à condition de recourir à un formalisme capable de rendre compte de la complexité des phénomènes culturels. Un tel formalisme existe-t-il ? La question reste en suspens.

---

<sup>1</sup> Processus connu sous le nom de *symbolisme*.

<sup>2</sup> Proches des concepts.

<sup>3</sup> Cette seconde partie s'articule en trois thématiques : *langages et cognition* (chapitre 8, chapitre 9), *langues et interactions* (chapitre 10, chapitre 11, chapitre 12) et *anthropologie et diversité* (chapitre 13, chapitre 14).

Nous mentionnons ici les contributions dont nous n'avons pu, faute de place, proposer le résumé :

- chapitre 9 — « Quel constructivisme pour la linguistique cognitive ? » par Marco Bischofsberger.

- chapitre 10 — « La culture, sémantique du social formatrice de la personne » par Jean-Paul Bronckart.

- chapitre 11 — « Dialogisme et culture » par Denis Vernant.

<sup>4</sup> L'auteur leur oppose une interprétation sémiotique et phénoménologique.

<sup>5</sup> Conceptualisations techniques et souvent formelles de l'information.

<sup>6</sup> Selon l'auteur, les concepts d'information et de représentation ont toujours été étroitement liés, depuis Aristote jusqu'aux théories contemporaines en Intelligence Artificielle et en sciences cognitives.

<sup>7</sup> Appelé *module*, *granule*, *morphe*, *cellule*, *gène*, *chromosome*, ou encore *agent*, selon les théories.

<sup>8</sup> Structure systématique, « grammaticale » que l'on retrouve dans les théories linguistiques d'inspiration générative, et qui, selon Fodor et Pylyshyn (1988, « *Connectionism and cognitive architecture : A critical analysis* ») doit caractériser toutes les structures cognitives (l'auteur, page 149) ; on la retrouve dans les modèles cognitifs classiques et dans les théories de l'IA.

<sup>9</sup> L'auteur distingue entre une non-compositionnalité hiérarchique - interrelations hiérarchiques mais non compositionnelles - et une non-compositionnalité associative - interconnexions non hiérarchiques, saisies de manière associative. On retrouve la première dans des architectures de systèmes complexes intelligents, elle est privilégiée par la robotique actuelle ; la seconde caractérise les systèmes complexes des modèles connexionnistes, mais aussi ceux des modèles génétiques, dynamiques, quantiques, etc.

<sup>10</sup> Rastier (F). 1994. « Les sémantiques ». in : Rastier (F.), Cavazza (M.) &, Abeillé (A.). 1994. *Sémantique pour l'analyse. De la linguistique à l'informatique*. pp. 23-41.

Carol Fleisher Feldman, auteur de travaux sur la *cognition interprétative*<sup>1</sup>, s'intéresse à la façon dont l'interlocuteur accède à l'intention du locuteur au moyen d'indices implicites, déposés par le locuteur, et différant selon le support textuel - à l'écrit, il s'agira notamment de verbes performatifs, de modalisateurs épistémiques, d'adverbes de jugement, de tournures syntaxiques particulières ; à l'oral, il s'agira de la gestuelle, des expressions faciales, de l'intonation, du registre, etc. L'auteur s'interroge sur la spécificité de la relation qui unit l'écrivain à son lecteur : ceux-ci ne sont pas en contact direct mais ils partagent une même *communauté interprétative*<sup>2</sup> qui sert ainsi de lieu de médiation. Selon l'auteur, le genre textuel fait partie des *interprétants* qui permettent une lecture « correcte » des textes, c'est-à-dire respectant l'intentionnalité de l'écrivain, partageant l'intention signifiante de ce dernier. L'auteur considère les genres - il s'agit des genres littéraires - comme les principaux *outils cognitifs d'interprétation*<sup>3</sup> permettant au lecteur de réaliser la lecture « attendue » du texte. La reconnaissance du genre du texte lu<sup>4</sup> représente ainsi une étape essentielle pour l'interprétation textuelle ; elle s'appuie sur des indices intertextuels<sup>5</sup> déposés dans le texte par l'écrivain. L'auteur conclut son étude en soulignant que l'appartenance à une *communauté interprétative*, loin d'empêcher de créer, permet justement, par les contraintes qu'elle impose - et qu'il s'agit de dépasser - et par les conventions qu'elle implique, d'atteindre la créativité sémiotique.

Clifford Geertz, chercheur en anthropologie interprétative, interroge les relations entre *culture*, *esprit* et *cerveau* en évoquant l'évolution historique des rapports entre les deux premiers termes, au sein de l'Anthropologie et de la Psychologie. L'auteur critique le réductionnisme opéré par les sciences cognitives qui abordent l'esprit et la culture en termes de « circuits neuronaux », de « traitement computationnel » et de « systèmes programmables ». L'auteur prône l'étude conjointe - et donc pluridisciplinaire (neurologie, psychologie, anthropologie ...) - du biologique (*cerveau*), du psychologique (*esprit*) et du socioculturel (*culture*) envisagés comme complémentaires. Il prend l'exemple de travaux pluridisciplinaires récents<sup>6</sup> menés sur les émotions et les passions humaines, associant anthropologues, théoriciens « culturalistes », psychologues développementaux et comparatistes, linguistes, et neurologues.

L'ouvrage s'achève sur une réflexion menée en *anthropologie linguistique*<sup>7</sup> par François Rastier ; cette contribution s'inscrit dans le programme englobant d'une *anthropologie sémiotique* - au fondement d'une *sémiotique des cultures* - que l'auteur aborde en conclusion<sup>8</sup>. L'auteur s'intéresse tout particulièrement aux caractéristiques de *l'entour humain* et aux conditions de sa transmission. Il examine quatre ruptures catégorielles<sup>9</sup> - la rupture *personnelle*, la rupture *locale*, la rupture *temporelle*, et la rupture *modale* - qui caractérisent le niveau sémiotique de *l'entour*, puis il établit des correspondances entre ces ruptures qui l'amènent à distinguer trois zones - dites *anthropiques* - de *l'entour humain* : la zone *identitaire* (zone de coïncidence), la zone *proximale* (zone d'adjacence), et la zone *distale*<sup>10</sup> (zone d'étrangeté). L'auteur étudie alors l'incidence de ces zones anthropiques aux trois paliers de la description linguistique, à savoir le mot, la phrase, et le texte.

Zones identitaire et proximale, séparées par une frontière *empirique*, forment ce que l'auteur nomme le *monde obvie* ; la zone distale, séparée des deux autres par la frontière

---

<sup>1</sup> L'auteur distingue deux types de cognition humaine : la *cognition conventionnelle* et la *cognition interprétative*, la première prend pour objets les choses, la seconde les esprits.

<sup>2</sup> L'auteur emprunte la notion de « communauté culturelle interprétative » à David Olson (1994, *The World on Paper*, Cambridge University Press).

<sup>3</sup> Les genres sont considérés comme étant des *traits structurants des textes*, et « les mêmes structures de genre doivent être à l'œuvre dans le texte et dans l'esprit. » (l'auteur, page 222) : l'auteur parle de *genres-dans-l'esprit*.

<sup>4</sup> La connaissance d'un genre fait partie de la *cognition humaine*.

<sup>5</sup> Indices permettant aux lecteurs de se référer « au bon corpus canonique de textes » (l'auteur, page 219).

<sup>6</sup> L'auteur y participe.

<sup>7</sup> La démarche de l'auteur est descriptive, son étude s'inscrit dans la voie de la *sémiotique générale* ouverte par Saussure et Hjelmslev.

<sup>8</sup> De la page 261 à la page 267 : sont abordés les liens entre l'homínisation (comme évolution biologique) et l'anthropisation (comme rupture culturelle) - la poursuite de l'homínisation par l'humanisation.

<sup>9</sup> L'auteur confère à ces quatre ruptures une portée anthropologique.

<sup>10</sup> Selon l'auteur, la zone distale, qui permet de *parler* des absents, est spécifique de *l'entour humain*.

*transcendante*, forme quant à elle le *monde absent*. L'auteur prolonge son analyse en s'intéressant aux objets de la frontière *empirique*<sup>1</sup>, et à ceux de la frontière *transcendante*<sup>2</sup> ; les premiers sont appelés *fétiches*, les seconds *idoles*. Le langage revêt alors une double fonction de médiation : il participe de la *médiation sémiotique* entre les niveaux présentationnel et physique, il permet également la *médiation symbolique*<sup>3</sup> entre frontière *empirique* et frontière *transcendante*<sup>4</sup>.

## Conclusion

Cet ouvrage offre un riche aperçu des programmes pluridisciplinaires actuels qui entendent repenser l'articulation des sciences cognitives et des *sciences de la culture* dans le cadre d'une anthropologie sémiotique, sur laquelle se fonde précisément le projet d'une *sémiotique des cultures*. La réflexion sur le sémiotique en tant que domaine scientifique - plutôt que sur la sémiotique en tant que discipline - amène à privilégier l'étude des performances sémiotiques complexes dont les textes<sup>5</sup>. La première entreprise d'une *sémiotique des cultures* consiste alors en l'étude des textes ; maintes disciplines y participent au premier rang desquelles la linguistique - entendue comme sémiotique des langues et des textes - et en son sein, la sémantique des textes - de tradition rhétorique-herméneutique<sup>6</sup> -, qui propose une description des parcours interprétatifs<sup>7</sup> textuels - et intertextuels.

---

<sup>1</sup> Aux trois niveaux anthropiques que sont le présentationnel, le sémiotique et le physique.

<sup>2</sup> *id.*

<sup>3</sup> « tant à titre de fétiche qu'à titre d'idole » (l'auteur, pp. 253).

<sup>4</sup> L'auteur précise qu'à l'intérieur même du langage certaines formes sémantiques mettent en jeu ces frontières ; il prend l'exemple de la métonymie et de la métaphore : la première est de l'ordre du *fétiche*, la seconde de l'ordre de l'*idole* (l'auteur, pp. 253).

<sup>5</sup> Le texte - au sens de « *suite linguistique autonome (orale ou écrite) constituant une unité empirique, et produite par un ou plusieurs énonciateurs dans une pratique sociale attestée.* » (Rastier (F.). 2001. *Arts et sciences du texte*. Paris : PUF [Glossaire-index des notions pp. 302]) - est une performance linguistique.

<sup>6</sup> Nous renvoyons le lecteur aux nombreux travaux de François Rastier consacrés à l'élaboration d'une sémantique interprétative.

<sup>7</sup> Notion due à François Rastier ; un parcours interprétatif est une « *suite d'opérations permettant d'assigner un ou plusieurs sens à un passage ou à un texte.* » (Rastier (F.). 2001. *Arts et sciences du texte*. Paris : PUF [Glossaire-index des notions pp. 301]).